Les modifications

Du même auteur

Et il y eut un matin
Éditions de l'Olivier, 2006
Points, n° P1868

La Deuxième Personne
Éditions de l'Olivier, 2012

Les Arabes dansent aussi
Belfond, 2003
Éditions de l'Olivier, collection « Replay », 2015

SAYED KASHUA

Les modifications

traduit de l'hébreu
par Jean-Luc Allouche

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage
a paru aux éditions Kinneret, Zmora-Beitan en 2017
sous le titre : *'Akov a'har chinouïm*

ISBN 978.2.8236.1335.3

© Sayed Kashua, 2017.
© Éditions de l'Olivier pour l'édition en langue française, 2019.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon père

I

1

Face à mon ordinateur, dans le salon de l'appartement pour couples du foyer étudiant, je contemplais le vieux magnétophone Managers Sony. Quand je l'avais acheté, une vingtaine d'années auparavant, c'était l'un des meilleurs de sa catégorie. Le label Managers m'avait alors impressionné au point de croire mon avenir assuré – accéder à l'élite des dirigeants. Un magnéto fonctionnant avec de grandes cassettes, un haut-parleur, trois touches noires et une touche rouge pour l'enregistrement. Je l'ai ouvert délicatement avec deux doigts ; j'ai vérifié que la bande n'était pas coincée à l'intérieur, puis j'ai extrait la cassette Maxell d'une durée de quatre-vingt-dix minutes introduite sur la face B. Une cassette neuve, dont j'avais ôté la cellophane au moins deux mois plus tôt. Il fallait que j'utilise une cassette neuve ; cette fois-ci, je ne voulais prendre aucun risque. À en juger par l'épaisseur de la bande enroulée sur les deux galets en plastique blanc, près de soixante minutes avaient déjà été enregistrées. J'ai retourné la cassette, je l'ai replacée de sorte que la face A me regarde à travers la lunette transparente, puis j'ai appuyé sur la touche de rembobinage. Le claquement sec de la touche noire, s'alignant sur les autres touches, m'annonçait que j'étais arrivé au début de l'histoire.

Pour je ne sais quelle raison, cette histoire débute au bar d'un restaurant, à l'aéroport O'Hare de Chicago.

La serveuse était belle, mais je ne parvenais pas à deviner son origine. Ni trop noire, ni trop blanche. Elle aurait certainement pu se définir comme « Métisse », ou cocher l'origine ethnique « Autre » sur les formulaires que les Américains remplissent lorsqu'ils inscrivent leurs enfants à l'école publique, ouvrent un compte bancaire ou se rendent pour la première fois dans un dispensaire.

Assis sur un haut tabouret face au comptoir, j'en étais à ma deuxième bière. J'avais calé mon sac à roulettes, aux dimensions requises pour être placé en cabine, contre le tabouret et je le touchais de temps à autre, comme par mégarde, pour vérifier qu'il était toujours là. Remarquant mon manège, la serveuse me dit que, maintenant que les compagnies font payer les bagages en soute, les gens ont pris l'habitude de voyager avec un petit bagage : « Bon, ça permet d'économiser dans les vingt-cinq dollars, mais ça n'est pas qu'une histoire d'argent ; après tout, ils paient autant pour un sandwich et une boisson dans l'aérogare… » En outre, les boutiques d'aéroport sont hors de prix. Mais bon, il y a des choses qu'on n'a pas envie de faire. Alors, on fait l'impasse sur quelques chemises, on porte son manteau sur le bras, ça épargne l'attente des valises devant le tapis roulant, ça évite de perdre des sacs, surtout en cas de correspondance.

« Je pourrais avoir un shot de Jameson ?

– Un shot à 8 ou un double à 12 ?

– Un double, s'il vous plaît. Sans glaçons. »

Les cinq cents dollars que j'ai en poche doivent suffire à mon voyage – et je dois en garder un peu pour les cadeaux des enfants, même modestes, et peut-être aussi un pour Palestine.

« Tenez », me dit la serveuse avec un sourire, que je lui rends. Jeune et belle, du moins est-ce ainsi que je veux m'en souvenir. J'ai toujours été frappé par l'âge des serveurs en Amérique, pour de bonnes ou de mauvaises raisons, je ne sais pas. Quand nous avons commencé à fréquenter les restaurants du coin, avec les enfants, tous les premiers vendredis du mois, j'ai remarqué qu'ici les serveurs et les barmen peuvent aussi être des adultes. À Jérusalem, ils sont toujours jeunes, il n'y a que dans les restaurants dits « orientaux », ouverts essentiellement en journée, qu'on trouve des serveurs ayant dépassé la trentaine. Ces serveurs d'âge mûr qui ont parfois l'air d'avoir dans les soixante ou soixante-dix ans me laissaient perplexe. J'aurais pu me dire que c'était plutôt une bonne chose, cette absence de limite d'âge, que c'était tout à l'honneur du marché américain de ne pas employer des serveurs en fonction de l'âge et de l'apparence et, ce faisant, d'offrir à tous des chances égales de travail. D'un autre côté, j'éprouve une grande détresse quand je vois un individu de l'âge de mes parents m'apporter de l'eau dans un gobelet en plastique débordant de glaçons – les boissons, ici, en Amérique, sont toujours servies avec une paille – « Je vous en prie, monsieur ».

Les verres d'eau en Amérique sont gigantesques, en tout cas dans les chaînes les plus connues qui représentent l'essentiel de l'offre de restauration dans la bourgade où nous vivons. Nos deux garçons aiment bien T.G.I. Friday's et Buffalo Wild Wings. Pour ma fille, quel que soit le restaurant choisi, elle préférera décliner et rester à la maison ; je lui réponds que, moi, je préfère qu'elle vienne, qu'elle nous accompagne au moins une fois par mois, que c'est important, et elle accepte toujours. Les serveurs obéissent à un cérémonial immuable : après avoir

apporté l'eau glacée, ils déposent les menus et demandent ce que nous souhaitons boire. Les sodas sont proposés en trois contenances, et chaque fois que le verre est vide, ils le remplissent, sans aucun supplément sur l'addition. À leur retour avec les boissons, les serveurs s'attendent à ce qu'on soit prêt à commander les plats. Ils servent les hors-d'œuvre en même temps que les plats principaux. Ensuite, ils demandent si tout va bien et s'ils peuvent faire autre chose pour nous rendre service. Lorsque la réponse est « Merci, tout va bien », et avant que l'on ait terminé de manger, ils reviennent et déposent l'addition sur la table, la plupart du temps dans un classeur en plastique oblong et étroit, avec, à l'intérieur, une pochette destinée à la carte de crédit. Ici, on n'attend pas que le client demande la note. « Quand vous voudrez, pas de souci ! » disent-ils avec un large sourire. Devant des serveurs âgés, mon cœur se serre, parce que leur tâche est pénible, ils doivent se tenir debout pendant de longues heures et courir de la cuisine aux tables, servir, desservir, nettoyer, placer les clients. Les personnes de cet âge devraient avoir une autre vie, sans soucis financiers qui les contraignent à accumuler les petits emplois de services jusqu'à ce que leurs jambes ne puissent plus les porter. Je ne sais pas pourquoi ces choses m'affligent ; comme si ma vie était meilleure que la leur… Peut-être est-ce parce que je redoute d'être condamné à une telle existence ? Après tout, pour acheter le billet d'avion qui m'a coûté près de mille dollars, j'ai dû utiliser la carte de crédit israélienne de ma femme et étaler le paiement en douze versements, soit le plafond de retrait que la banque m'accorde sans me facturer d'agios.

Le visage de la serveuse ne trahissait aucune détresse. Parfois, j'ai l'impression que je peux déchiffrer les traits des gens, deviner

leur origine, connaître le solde de leur compte, s'ils ont été battus dans leur enfance ou si eux-mêmes sont du genre cogneur. En miroir, je m'inquiète parfois de la façon dont les autres me percent à jour.

Je ressentais le besoin pressant d'une cigarette, mais, aux États-Unis, les coins fumeurs ont disparu des aéroports. Ici, on exècre les fumeurs, la cigarette est tout juste bonne pour les clochards et les délinquants. J'ai quand même posé la question à la serveuse, qui m'a répondu, d'un air désolé, qu'il n'y avait pas de coin fumeurs, ajoutant qu'elle avait entendu dire que, plus au sud, dans des endroits comme Atlanta, il existe encore des coins fumeurs après le contrôle de sécurité, mais pas à Chicago. J'ai consulté mon portable, il me restait une heure avant l'embarquement. Je ne pouvais pas aller fumer à l'extérieur même si j'avais toutes les chances de revenir à temps, parce qu'il me faudrait alors recommencer la procédure de contrôle. Tout de même, mieux valait ne pas courir de risque, pas aujourd'hui. Les files d'attente sont susceptibles de s'allonger. Je fumerais à Paris. Là-bas, pour sûr, il y aurait des coins fumeurs, obligé, et j'aurais deux heures à tuer à Charles-de-Gaulle avant ma correspondance pour l'aéroport Ben-Gourion.

Je vais boire mon whisky en prenant mon temps. Je ne peux pas me permettre de boire davantage. Deux verres de bière et un double shot de whisky doivent suffire. Simplement, je vais le siroter, et la dernière gorgée, je vais essayer de la faire durer. Comme ça, l'effet de l'alcool pendant le vol sera à son maximum. À part du vin bon marché, on ne propose plus de bière à bord, en tout cas pas en classe éco.

« Et comme ça, vous allez où ? » me demande la serveuse.

Elle n'a pas d'accent ; je veux dire, pas d'accent étranger. Moi,

j'en ai un, et je l'aurai toujours. Mon oreille est insensible à la variété de prononciations des voyelles, je ne fais pas la différence entre le *o* et le *ou* et entre le *i* et le *é*, et certaines lettres en anglais, je n'essaie même pas de les prononcer comme les autochtones parce que je sais d'avance que je vais me planter. Malgré ce handicap, je suis capable de repérer un accent étranger dans toutes les langues. Les gens à l'accent étranger affichent une expression spéciale, impossible à restituer par des mots.

« Chez moi.

– C'est où, chez vous ?

– Jérusalem », comptant qu'elle connaissait sûrement cette ville, de sorte que je n'avais pas besoin de fournir de plus amples détails.

« Mon Dieu ! Comme c'est charmant, j'ai toujours voulu visiter cette ville. Ça fait combien de temps que vous n'y êtes pas retourné ?

– Presque deux ans. En fait, un peu plus de deux ans.

– Vous habitez à Chicago ?

– J'aimerais bien…, ai-je soupiré, avec une mine qui se voulait goguenarde. Urbana-Champaign.

– Dans ce cas, vous supportez sûrement les Fighting Illinois ? » Elle parlait de l'équipe de football de l'université locale.

« *Go Illinois !* ai-je répliqué, me faisant passer pour un chercheur étranger dont l'université s'était attaché les compétences spécifiques.

– Vous avez sûrement le mal du pays, n'est-ce pas ?

– Beaucoup.

– Vous allez vous faire dorloter un peu par la famille ? » m'a-t-elle demandé avec un joli sourire – question plutôt adaptée à des jeunes gens, non à quelqu'un qui frôle la quarantaine.

« Absolument ! ai-je répondu à la manière des gens du cru.
– La nourriture doit être excellente chez vous, non ?
– La meilleure du monde.
– Combien de temps allez-vous rester ?
– Je ne sais pas. »
Je ne le savais pas alors, et je ne le sais toujours pas.

2

Le ciel commençait à s'obscurcir, l'horloge de mon téléphone portable affichait 10 heures du matin quand nous avons atterri à l'aéroport Ben-Gourion. Le téléphone américain – dont j'avais limité les services au territoire des États-Unis – aurait besoin d'une liaison Internet pour reconnaître l'heure locale. Entre Chicago et Tel-Aviv, il y a huit fuseaux horaires. 18 heures, heure locale. Plus d'une journée s'est écoulée depuis que j'ai dit au revoir à ma femme et à mes deux enfants. Ma fille n'a pas quitté sa chambre, bien que j'aie frappé légèrement à sa porte et prononcé son nom. Elle dormait peut-être pour de bon, et elle ne m'a pas entendu.

La veille de mon voyage, j'ai raconté à mes enfants que je me rendais en Israël en vue d'un travail important : un riche client me proposait une somme conséquente pour écrire son autobiographie. Je leur ai dit que j'y allais uniquement pour le rencontrer et enregistrer son histoire, et que l'essentiel du travail, je l'effectuerais à mon retour aux États-Unis. J'ai demandé à ma fille si elle désirait que je lui rapporte un cadeau d'Israël en particulier, et elle a secoué la tête. Le cadet m'a interrogé, qu'est-ce que c'est une autobiographie, et quand je le lui ai expliqué, il n'avait toujours pas compris comment je pouvais écrire au nom d'autres personnes, et pourquoi elles n'écrivaient pas elles-mêmes l'histoire de leur vie.

J'ai étreint les enfants et leur ai promis de revenir vite. Mon épouse a proposé de me conduire à la station d'autobus locale et, bien que sa proposition m'ait fait plaisir, j'ai préféré renoncer parce qu'il aurait fallu emmener les enfants, alors que, moi, j'ai toujours envisagé chaque trajet avec les enfants, si bref fût-il, comme un danger à éviter autant que possible. J'ai pris le bus pour la gare routière centrale et, de là, un autocar, presque vide, pour un trajet de trois heures jusqu'à l'aéroport international de Chicago.

Tandis que l'avion glissait lentement sur le tarmac de l'aéroport de Ben-Gourion, j'ai tenté de vérifier s'il y avait une liaison Internet. Quand nous avons quitté le pays, le wi-fi gratuit n'était pas encore disponible dans l'aéroport, et nous n'en avions pas besoin à cette époque parce que nous nous servions de téléphones israéliens avec un abonnement comprenant plusieurs mégaoctets d'Internet, abonnement que j'ai annulé auprès du fournisseur, à minuit, le jour de notre départ. Je me souviens d'avoir cherché sur Internet le nouveau numéro de téléphone de mon père, puis de lui avoir envoyé un texto relativement long dans lequel je lui expliquais que nous partions en Amérique pour le travail et les études, que mon épouse et moi, nous avions saisi une occasion en or et que nous avions décidé de nous absenter pendant quelques années. (Nous avons trois enfants, une fille et deux garçons.) Ensuite, nous avions éteint nos téléphones israéliens et embarqué.

Maintenant, je voulais appeler ou envoyer un court texto à ma femme. Écrire un anodin « Comment ça va ? » qui ne trahisse ni ma nostalgie ni mon affection. Elle comprendrait que j'avais atterri, répondrait par un « Bien » rassurant et, si d'aventure quelque chose était arrivé, elle m'appellerait.

Un steward priait les passagers de rester assis, ceinture attachée, jusqu'à l'arrêt complet de l'appareil et l'extinction des consignes lumineuses de sécurité qui annonceraient notre libération par une sonnerie retentissante et donneraient le départ de la ruée vers la porte de l'avion. Une partie des passagers était déjà sur le pied de guerre et avançait depuis les sièges du fond, barrant le chemin aux passagers assis devant. L'objectif était de quitter l'avion le plus vite possible. De se frayer un passage, un pas après l'autre. Je n'avais pas d'autre possibilité que de me laisser bousculer comme les autres, à croire que la queue de l'appareil était en proie aux flammes. Comme j'occupais une place côté hublot dans le fond de la classe éco, je me suis vu obligé de jouer des coudes, sans quoi j'aurais été le dernier à descendre. Deux personnes assises à côté de moi s'étaient déjà dégagées, et, au moment de m'engager à mon tour dans la file, j'ai entendu un juron en français proféré par un homme surgi derrière moi. Je lui ai demandé pardon pour lui avoir brûlé la politesse en voulant prendre mon sac dans le coffre à bagages, puis je me suis dirigé vers la sortie.

Les passagers continuaient de faire la course dans le couloir menant à l'aérogare : ils se disputaient la première place au contrôle des passeports, les uns au trot, les autres au galop. J'ai essayé de ne pas prendre part à la cavalcade, mais je n'ai pas pu résister ; là encore, la guerre faisait rage et, ici, les perdants sont toujours méprisés. Contre mon gré, j'ai pressé le pas jusqu'au contrôle des passeports.

« Nom du père ? » m'a demandé l'officier de l'immigration au guichet des « Passeports israéliens », tout en feuilletant mes papiers. Je lui ai répondu, et elle m'a rendu mon passeport accompagné du visa d'entrée glissé à l'intérieur. Après les guichets de

contrôle, les passagers se sont rués vers ces entrepôts de marchandises hors taxes qui n'existent qu'en Israël, où ils avaient laissé les produits achetés avant leur départ.

Janvier – la nuit tombe tôt.

Le temps est agréable, voire chaud comparé au Midwest. J'aurais pu renoncer au blouson. Un pull léger aurait suffi. Lorsque je me rendrais à Jérusalem où il fait toujours froid, j'emprunterais un blouson à mon père. Nous portons la même taille de vêtements, j'en ai toujours été persuadé.

Dans le hall des arrivées, parents et amis étaient agglutinés pour accueillir les voyageurs. Certains tenaient des ballons multicolores, une jeune femme brandissait un bouquet de fleurs. J'ai cherché le paquet de cigarettes que j'avais glissé dans une poche de ma valise et, avant d'en allumer une, je me suis dit que, si j'avais pu survivre à cinq heures sans fumer, c'était presque un début de sevrage – qui sait ? J'ai allumé la cigarette et aspiré une légère bouffée, par peur du vertige qui me saisit et manque me faire défaillir chaque fois que je fume après quelques heures d'interruption. J'espérais ne pas sentir l'alcool, que la cigarette contribuerait à masquer les effluves des boissons alcoolisées ingurgitées en attendant ma correspondance à l'aéroport Charles-de-Gaulle ; on y trouve en effet des coins fumeurs, des sortes de cages vitrées où j'ai fumé tout mon soûl, en compagnie d'autres encagés s'exprimant dans tous les dialectes arabes.

En avançant vers les taxis, j'ai approché la main de ma bouche, mais j'ai eu beau expirer et inspirer tour à tour, je ne suis pas parvenu à sentir mon haleine. Le premier chauffeur de la file d'attente, posté à la portière de son véhicule, m'a incité du regard

à me dépêcher. Il m'a décoché un sourire forcé en ouvrant le coffre. « Inutile, c'est juste un petit sac…

– C'est toi qui vois, le client est roi », a-t-il répondu avec un accent russe.

Je me suis assis sur la banquette arrière et j'ai déposé mon sac à ma gauche.

Je me demandais si le chauffeur avait peur, mes anciennes craintes ressurgissaient. Rien n'avait changé. Je ne souhaite pas éveiller le moindre soupçon, susciter la colère ou le désagrément, ou me heurter à la méfiance d'un chauffeur juif à l'accent russe s'apercevant qu'il transporte un passager arabe. Peut-être que cela ne le préoccupe pas outre mesure, et qu'il passe son temps à convoyer des Arabes vers des localités situées en territoire israélien ; peut-être fait-il même partie des cohortes d'Israéliens qui, le samedi, ont l'habitude d'affluer au marché hebdomadaire de Tira – j'avais découvert cette pratique quelques années auparavant, grâce à un reportage télévisé de fin de semaine sur une chaîne israélienne. Chaque week-end, le marché attire des milliers de Juifs dans ce gros bourg que, pour ma part, je nommerai toujours un village ; ils espèrent y trouver des denrées et des produits de toutes sortes et, surtout, passer le jour de shabbat dans l'illusion d'avoir réalisé une bonne affaire, convaincus que tout ce qui est arabe est forcément bon marché. Au fait, quelle raison un chauffeur de taxi aurait-il de pénétrer dans une localité arabe à l'intérieur d'Israël ? Certes, il a un accent russe mais peut-être celui-ci remonte-t-il à très loin et ne témoigne nullement du nombre d'années passées dans le pays. Si une telle formule mathématique existait, j'aurais pu déduire, en mettant en équation la variable de l'âge et celle de l'accent, qu'il avait dû arriver en Israël une vingtaine d'années

plus tôt. Il y avait de fortes chances qu'il travaille avec des chauffeurs arabes, sache distinguer les différentes catégories de Palestiniens, connaisse quelques mots de notre langue, et pourtant je n'arrivais pas à lui dire que je me rendais à Tira, ma ville natale, dans la maison de mes parents et de mes frères, ce foyer que j'ai quitté il y a des années. Je n'arrivais pas à lui dire que je souhaitais rentrer chez moi prendre une douche, me débarrasser de ma peau d'étranger, changer de vêtements et me reposer d'une journée entière de voyage, avant de me lancer dans la mission qui m'amenait ici. Au lieu de quoi, je lui ai demandé de me conduire à Kfar Saba, prononçant le nom de la ville de telle sorte qu'un Israélien vétéran aurait aussitôt repéré mon accent, mais non ce chauffeur – cette compétence n'est pas à la portée d'un nouvel immigrant, aurait-il vécu plus de vingt ans en Israël.

Le chauffeur m'a questionné, mi-interrogateur, mi-décidé : « On essaie par l'autoroute 6 ? C'est plus rapide, la nationale 4 est toujours embouteillée. Un vrai bordel. Dis-moi, tu fumes ? Je t'ai vu fumer, tout à l'heure.

– Oui.

– Bon, tu peux fumer aussi dans mon taxi, pas de souci, juste, ouvre la vitre.

– Merci.

– Moi, ça fait dix ans que j'ai arrêté. Avant, je fumais deux paquets par jour, deux ! Et puis, un beau jour, j'ai tout jeté d'un seul coup, et depuis, plus rien ; en dix ans, pas une seule clope, mais – tu sais quoi ? – j'aime encore l'odeur, et le tabac me manque toujours. »

J'ai appuyé sur le bouton pour descendre la vitre à mi-hauteur avant d'allumer une cigarette. Un air froid m'a fouetté le visage,

et, dès qu'il m'a frappé, j'ai essayé de mesurer ma nostalgie. J'ai tenté d'inspirer profondément, de sentir le pays : j'avais lu dans plusieurs livres que l'odorat est, de tous nos sens, celui de la nostalgie. J'ai lu quantité d'histoires dans lesquelles les personnages se souviennent de l'odeur de la terre, de l'orange, de l'air et de la mer. J'avais beau m'acharner, je ne humais l'odeur d'aucun souvenir particulier, peut-être parce que celle de la voie rapide de l'aéroport puis de l'autoroute 6 n'est pas celle de mon enfance, ou de la patrie, qui m'est familière.

Suis-je un traître ? Je m'en suis voulu de ne pas reconnaître ce parfum de nostalgie que j'avais découvert dans des poèmes. Et immédiatement, j'ai repoussé ce sentiment de culpabilité. Je n'ai pas besoin de sentir pour prouver que je me suis langui, je n'ai nul besoin de prouver quoi que ce soit, à quiconque. Cela fait de nombreuses années que je me languis de mon foyer et que je songe, chaque jour, à y retourner, à m'extirper de ma condition misérable d'étranger, de ma mélancolie d'apatride.

Dès que j'entrerais à Tira, l'odeur familière de la demeure familiale m'assaillirait sûrement, le parfum de l'enfance et des orties après la pluie. Dès que je poserais le pied au domicile de mes parents, j'éclaterais sûrement en sanglots, lorsque l'odeur de mon père – un éternel mélange de Old Spice et de tabac – me submergerait.

3

« Quel est votre premier souvenir ? »

C'est la première question que je pose aux personnes que j'interviewe aussitôt après avoir appuyé sur la touche rouge « Enregistrement » de mon magnétophone Managers.

Et moi, quel est mon premier souvenir ? Je me le demande parfois, comme je le fais à mes clients.

Je me souviens de ma mère me réveillant en pleine nuit, l'air affolée ; anxieuse, elle me juche sur ses épaules et, à ce moment-là, je me rappelle que j'ai oublié sous mon oreiller la boîte de couleurs neuve qu'on m'a offerte et que je refuse d'abandonner. Je tends la main vers l'endroit où j'ai caché les couleurs. En vain. Il faut se dépêcher, les bus vont démarrer bientôt, et nous devons conduire Grand-Mère au centre du village, là où se trouve l'ancienne banque Hapoalim et où nous lui dirons au revoir ainsi qu'aux premiers pèlerins à avoir reçu depuis la guerre un visa de sortie pour accomplir le *hadj* à La Mecque.

Ou alors est-ce ce souvenir dans lequel je m'adosse à une barrière basse du premier jardin d'enfants de Tira, dans un quartier éloigné de la maison ? Jardin d'enfants où, à cause de leur travail, mes parents avaient décidé de m'inscrire. Dos au mur, je regarde les enfants conduire des modèles réduits métalliques de voitures aux sièges minuscules et au volant grinçant,

capable de tourner infiniment à droite et à gauche. Tout autour, des balançoires en forme de cheval et d'avion, et un bac à sable ; je regarde les enfants et je pleure en attendant que mes parents viennent me chercher, sans comprendre pourquoi tous les enfants ne sont pas comme moi adossés au mur à pleurer en attendant leurs parents. Je suis submergé par la tristesse, incapable de me mêler aux autres enfants et, petit à petit, je découvre à côté de moi l'éducatrice en train de regarder dans la direction opposée. Je tarde à saisir qu'elle parle de moi, jusqu'au moment où je l'entends dire : « Il est tout le temps comme ça, il ne joue pas, il ne veut pas écouter d'histoires, il ne parle pas aux autres enfants. » Je me retourne et m'aperçois qu'elle s'adresse à mon père, à l'extérieur du jardin, de l'autre côté du mur de briques grossières, tout juste derrière moi. Je le vois, il me sourit, ébouriffe mes cheveux et agite le foulard en toile grise que tous les enfants doivent porter. « Tu as oublié ton foulard », me dit-il. Jadis, avant que je l'incorpore à l'autobiographie d'un de mes premiers clients, ce souvenir me remplissait de bonheur ; depuis, ce bonheur s'est fané, comme s'il n'avait jamais existé, et il ne m'en reste que des images dénuées d'émotion.

Ces deux événements ont bien eu lieu, cela ne fait aucun doute – je sais lequel s'est produit avant l'autre –, mais je les évoquais de nouveau, ils ne m'ont jamais quitté depuis l'adolescence. Hormis ceux-là, j'ai peu de souvenirs d'enfance, et je ne réussis pas à en ramener de nouveaux à la surface, sauf ceux qui se sont gravés en moi et me reviennent à mon insu, continuant de me définir malgré la distance des années. Ils ont existé, je ne suis pas disposé à renoncer à l'éventualité qu'ils ont vraiment eu lieu, même si je comprends difficilement à quoi je

ressemble dans ces deux souvenirs lointains. Comment puis-je me souvenir que je regarde l'enfant juché sur les épaules de sa mère tendre la main vers une boîte de couleurs sans réussir à l'atteindre ? Comment se fait-il que je voie l'enfant en pleurs, dans ce lieu, adossé au mur du jardin d'enfants ? Comment se fait-il que je regarde l'enfant dont le cœur tressaille à la vue de son père, et que cet enfant ne soit déjà plus moi ?

Dans un instant, lorsque nous approcherions de Tira, je sentirais certainement les arbres disparus, les nuages, les fraises, et les figues que je cueillais en été avec mon père, bien qu'en ce moment ce ne soit pas la saison des figues et que, là où des figuiers poussaient jadis, on ait construit des garages où l'on répare des pots d'échappement. Bientôt, je humerais la distance qui me séparait de ma chambre, de mon lit, du matelas et de l'oreiller, et l'odeur se renforcerait, à mesure que le taxi qui me transportait ailleurs avalerait les kilomètres vers le nord, là où m'attendaient mes souvenirs d'enfance.